

ment goûtés, et procurèrent aux comédiens des recettes abondantes. Son exemple, que des esprits chagrins appelleront contagieux, eut d'innombrables imitateurs. Pendant soixante ans, c'est-à-dire jusque vers 1790, on vit le genre sentimental s'accréditer et réussir sur tous nos théâtres indistinctement. La Harpe, Marmontel, Diderot, Mercier, Anseaume, d'Allainval, Goldoni, Sédaine, Beaumarchais, Darnaud, Fenouillot de Falbaire, Dubuisson, Du Rosoy, Desforges, Monvel, Dejaure, Marsollier, Bouilly, obtinrent presque tous des succès prodigieux. C'est au drame lyrique ou mélodrame (car un mélodrame n'est autre chose qu'un drame lyrique, dont la musique est exécutée par l'orchestre au lieu d'être chantée) que la Comédie-Italienne a dû les jours de sa prospérité. Qu'est-ce, en effet, que *Richard cœur-de-lion*, *le Déserteur*, *le Comte d'Albert*, *Raoul de Créqui*, *la Caverne*, *Roméo et Juliette*, *Lodoïska*, *Camille*, *Montano et Stéphanie*, *Ariodant*, *la Tour de Neudstat*, *le Château de Monténéro*, *les Deux Journées*, *Béniowski*, *Zoraïme*, *Léocadie*, *le Maçon*, *la Dame Blanche*, etc., sinon des mélodrames qui ont fourni à nos meilleurs compositeurs le moyen de produire d'excellentes partitions? Il faut à la musique des situations fortes et des passions énergiques. Grétry, Dalayrac, Boieldieu, Nicolo,

ont eu presque seuls le secret de mettre l'esprit en musique; mais c'est un talent fort rare. Un joli rondeau, une romance expressive, sont accueillis dans les salons, mais ne font pas faire un pas à la science; ils laissent bientôt leur auteur dans l'oubli, ou du moins sans renommée.»

— « Je suis de votre avis; mais, grâce à la confusion des genres, et surtout aux empiétements du vaudeville, les compositeurs n'ont plus le moyen de travailler. Le Conservatoire forme des élèves distingués qui remportent de grands prix, vont passer cinq ans à Rome et à Naples, aux frais de l'État, et reviennent en France pour composer des contredanses, et briller à Tivoli ou aux Porcherons. Brillante perspective! Avant dix ans l'école des Méhul, des Chérubini, des Berton, n'existera plus. Cependant la musique française est essentiellement dramatique; elle est une de nos gloires. On paie vingt francs pour entendre Paganini! un équilibriste! et l'on dédaigne nos virtuoses. Ils ont, il est vrai, le tort d'être nés Français et d'honorer le pays. »

— « Permettez que je revienne à mon sujet. Je vous ai raconté la chronologie du mélodrame ou des pièces du même genre qui l'ont précédé, et je me suis arrêté à l'époque de notre première révolution. Depuis 1789 jusqu'au gouvernement consulaire, où toutes choses rentrèrent peu à

peu dans l'ordre, la scène française, à quelques rares exceptions près, fut salie, déshonorée par des ouvrages infâmes, à la représentation desquels se plaisaient les auteurs et acteurs des scènes furibondes qui ont souillé nos annales, et transformé, aux yeux de l'histoire, un peuple spirituel, aimable et poli, en une bande d'assassins et de forcenés. Les armées seules n'eurent aucune part à ces sanglants désordres. Elles conservèrent intact l'honneur français qui s'était réfugié dans les camps.

« On pourrait avancer que, depuis deux siècles, le théâtre a été le thermomètre de l'état social en France, et le miroir de nos mœurs. Admirable, sublime sous le grand roi; mou, lâche, efféminé sous la régence; fade et musqué sous Louis XV et Louis XVI, il se montra féroce pendant la période de dix ans où s'accomplirent tant de crimes; il est des préjugés respectables qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondements. Toutefois, le dévergondage ne fut pas poussé aussi loin que de nos jours.

« Je trouve ici la place d'une anecdote probablement peu connue.

« En l'an II de la république, Léonard Bourdon, membre de l'instruction publique, Moline et Aristide Valcour, trois fameux montagnards,

avaient composé en société une sans-culottide (pièce de l'époque) intitulée *le Tombeau des imposteurs*, et qui devait être représentée sur le théâtre des Arts (l'Opéra). A la fin du premier acte une jeune fille sortait en désordre de la sacristie, où Blondinet, son confesseur, l'avait introduite pour lui parler librement de sa flamme. Révoltée de ces indécentes propositions, Rose échevelée venait retrouver sa mère qui l'attendait dans l'église, et lui racontait en pleurant cette avanie dont le récit scandalisait toutes les dévotes.

Des mains d'un prêtre infâme
Sauvez-moi s'il vous plaît....

LES DÉVOTES.

Qu'est-ce que c'est? (ter.)

Robespierre, qui ne laissait pas jouer un ouvrage important sans assister aux répétitions générales, fut révolté de la licence de celui-ci et en défendit la représentation; bien plus, les exemplaires furent recherchés avec soin et détruits. Celui que je possède est une des mille raretés qui composent ma précieuse bibliothèque¹.

¹ Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un échantillon de cette œuvre du temps:

CHOEUR DE SANS-CULOTTES.

Chapes, chasubles, saints d'argent,
Soleil, ciboire et dais brillant,

— « Ah ! vous l'entendez , messieurs. Et ceci se passait en l'an II , sous la république , au plus fort de la terreur ! Vous voyez donc bien que la censure est indispensable ; si elle existait , nous ne verrions pas surgir les pièces monstrueuses qui font désertier le théâtre. »

— « Non , point de censure. Ce mot seul suffit pour inspirer de l'effroi à tout écrivain et paralyser le génie. »

— « Le génie , dites-vous ? qu'a-t-il enfanté de-

Feront bientôt le grand voyage.
A la Monnaie on les attend ;
Ils nous fourniront du comptant , etc.

Or écoutez la piteuse aventure
Des desservants du temple de Jésus ,
Qui ci-devant faisaient grande figure
Et grâce à nous bientôt iront tout nus.
Moines , prélats et prêtres sont fondus.

On les chagrine :
La guillotine
Au moindre mot
Pourrait être leur lot.
Abbés , chanoines gros et gras ,
Curés , vicaires et prélats ,
Cordeliers fiers comme gendarmes ,
Capucins , récollets et carmes ,
Que tout rentre dans le néant ,
Que tout disparaisse devant
Le peuple sans culotte ;
A bas le régiment
De la calotte.

puis deux ans ? qu'est-ce donc qu'il a produit de grand , de sublime ? A entendre les clameurs de haro , cette censure atroce emprisonnait dans les portefeuilles de leurs auteurs des centaines de chefs-d'œuvre !... Eh bien ! on les a ouverts ces portefeuilles ! voyez ce qui en est sorti ! »

— « Point de censure , je le répète ; néanmoins , je reconnais la nécessité d'un examen préalable pour les ouvrages dramatiques seulement et sous le rapport des mœurs. Il n'en est pas d'une pièce de théâtre comme d'un journal ou d'un livre qu'on peut aisément soustraire à l'œil curieux d'une jeune personne. On entre dans un spectacle sans connaître les pièces qu'on va voir , et il arrive trop souvent que la décence ne permet pas que l'on assiste à la représentation entière. Aussi je ne doute pas qu'un théâtre à Paris , où l'on serait certain de ne pas voir ou entendre d'obscénités , n'attirât un grand nombre de spectateurs. »

« L'examen dont j'ai parlé serait confié à des hommes de lettres honorables , estimés , ne travaillant plus pour la scène , connus par leurs opinions généreuses , et qui rempliraient très-bien ces fonctions auxquelles le gouvernement nommerait sur la présentation des directeurs réunis à la commission des auteurs. Il y aurait là garantie pour tous. »

— « En vérité, me dit la maîtresse de la maison, je desirerais que votre projet fût adopté. J'aime beaucoup le spectacle et surtout le mélodrame; mais depuis deux ans j'ai dû me priver de ce plaisir.

« J'ai entendu souvent chez moi de jeunes romantiques répondre dédaigneusement à des hommes du premier mérite : « Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas nous comprendre. » Je vous assure au contraire que je comprends trop. C'est pour cela que je ne vais plus qu'au Théâtre-Italien. Là du moins je ne suis point exposée à rougir. Vous êtes, sans contredit, messieurs, de meilleurs juges que moi, mais je nie que l'on puisse tout dire, tout montrer au théâtre. Quand même on le pourrait, je crois qu'on ne le devrait pas. Pourquoi familiariser avec l'impudeur et le vice à nu des consciences timorées, des femmes naïves encore et dont toute l'existence est destinée à des goûts suaves, à des sentiments doux, à des devoirs touchants? Qu'est-il besoin de les initier à ces repas offerts à des palais blasés et insensibles qui ne savourent plus que les liqueurs fortes? Quel avantage les hommes peuvent-ils espérer de notre émancipation totale? N'est-ce pas à leur préjudice qu'ils s'efforcent de nous rendre leurs égales sous le rapport du perfectionnement moral porté jusqu'au délire?

« Mais pardon; je vais beaucoup trop loin. Je me jette dans les idées abstraites. Continuez, monsieur, vous vous êtes arrêté au règne de la terreur. »

— « J'obéis, madame. Quand l'homme colosse fut monté sur le trône, le drame disparut tout-à-fait des grands théâtres. Napoléon n'aimait que la tragédie et la musique. Talma, le sublime, l'admirable, l'inimitable Talma; le chevaleresque Lafon, la sensible Duchesnois, et la belle Georges, tinrent long-temps le sceptre tragique. On courut à l'Opéra-Comique voir de jolis actes joués et chantés délicieusement par Elleviou, Martin, Gavaudan, Solié, Chenard, Dozainville; mesdames Dugazon, Saint-Aubin, Gavaudan, Philis, Duret, Regnault et Gonthier. Mais ces aliments trop solides ou trop délicats ne pouvaient contenter tous les goûts, tous les besoins. Le drame exilé des théâtres impériaux se réfugia aux boulevarts. C'est là que, sous le titre de mélodrames, on a représenté pendant vingt-cinq ans des pièces que les journaux et l'opinion publique ont placées plus d'une fois au-dessus des ouvrages nouveaux que l'on jouait à la Comédie-Française.

« Le mélodrame a signé des lettres de noblesse aux anciens tréteaux trop long-temps tributaires des grands théâtres qui exerçaient sur eux leur

insolent vasselage et les tenaient dans la plus humiliante dépendance. Le mélodrame a épuré le langage du peuple qui, après l'avoir vu jouer, le loue, moyennant deux sous, et le lit jusqu'à ce qu'il le sache par cœur. La poésie, ce langage des dieux, ne pouvant être comprise que par des spectateurs éclairés et instruits, la tragédie n'est point en harmonie avec l'éducation du peuple. Les grands intérêts politiques qui en font presque toujours la base, exigent, pour être appréciés, de longues études, des connaissances profondes, étendues et variées. Il a donc fallu créer un théâtre, un genre et un intérêt populaires. De là le mélodrame.

« A l'appui de mon opinion, je citerai encore celle du farouche Robespierre, qui fut agneau avant de se faire tigre; témoin le paragraphe suivant, extrait mot à mot de l'*Éloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens, par M. R....., avocat en parlement, imprimé en 1786, et que je possède avec quelques autres essais littéraires du même auteur; tous rarissimes et à peu près introuvables.

« Nous avons vu de nos jours le domaine du théâtre s'agrandir par la naissance de ces productions connues sous le nom de *dramas*. Mais je ne sais quelle manie pousse une foule de

« critiques à déclamer contre ce nouveau genre avec une sorte de fanatisme. Ces fougueux censeurs, persuadés que la nature ne connaît que des tragédies et des comédies, prennent tout ouvrage dramatique qui ne portait pas l'un de ces deux noms pour un monstre en littérature, qu'il fallait étouffer dès sa naissance : comme si cette inépuisable variété de tableaux intéressants qui nous présentent l'homme et la société devait être nécessairement renfermée dans ces deux cadres : comme si la nature n'avait que deux tons et qu'il n'y eût point de milieu pour nous entre les saillies de la gaieté et les transports des plus furieuses passions.

« Mais les drames et le bon sens ont triomphé de toutes leurs clameurs. C'est en vain qu'ils ont voulu nous faire honte du plaisir que ces ouvrages nous procuraient et nous persuader qu'il n'était permis de s'attendrir que sur les catastrophes des rois et des héros. Tandis qu'ils faisaient des livres contre les drames, nous courions au théâtre les voir représenter, et nous éprouvions que nos larmes peuvent couler avec douceur pour d'autres malheurs que ceux d'Oreste et d'Andromaque; nous sentions que plus l'action ressemble aux scènes ordinaires de la vie, plus les personnages sont rap-

« proches de notre condition, plus l'illusion est complète, l'intérêt puissant, et l'instruction frappante. »

« Il est donc vrai que par les représentations et la lecture du mélodrame, le peuple s'instruit à devenir meilleur. Vous ne niez pas que, dans les pièces de ce genre, on n'ait reproduit fréquemment sur la scène de beaux exemples de morale et de vertu, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité puisés dans nos annales. Le mélodrame doit donc exercer sur nos mœurs une influence utile, puisque l'éternelle morale qu'on y recueille est la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises. »

— « Je serais curieux de savoir, s'écria mon vieux pédant, ce que vous trouvez de moral et d'instructif dans... »

— « Je me récuse, monsieur; déjà j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne m'appartient pas de juger des confrères auxquels je reconnais un très-grand talent. Il est convenu que je ne défends ici que le mélodrame classique, celui auquel on a couru pendant vingt-cinq ans, et auquel on reviendra bientôt. Je le prédis. »

— « Peu m'importe! seulement je vous demanderai ce que vous trouvez de si beau dans cette classe populaire qui s'amuse à lire au lieu de travailler. Pourquoi faut-il que le peuple français connaisse

l'histoire de son pays? Cela n'est pas du tout nécessaire. Quand le boutiquier, l'artisan, l'ouvrier a consacré six jours au travail, il a besoin de dissipation. La promenade, le grand air, et l'exercice du corps, voilà ce qu'il lui faut. Je ne veux pas que son esprit vienne se tendre et se fatiguer à la représentation d'un drame. Jadis c'était dans les guinguettes... »

— « Eh! monsieur, vous n'avez donc pas lu les relevés statistiques de nos départements? Sur 1130 meurtres commis en France dans l'espace de quatre ans, 546, c'est-à-dire plus de la moitié, l'ont été par suite de rixes dans les cabarets. Cela prouve assez contre votre opinion. Mieux vaut sans doute que ces honnêtes familles aillent puiser des leçons de morale dans les théâtres du mélodrame, à raison de quinze ou vingt sous par tête. »

— « Qu'on leur donne, comme autrefois, des farces, des danses de corde. »

— « La farce, a dit un de nos meilleurs écrivains, est le spectacle de la grossière populace. C'est un plaisir qu'il faut lui laisser, mais dans la forme qui lui convient, c'est-à-dire des tréteaux pour théâtre, et pour salle des carrefours. Par là il se trouve à la bienséance des seuls spectateurs qu'il convienne d'y attirer. Mais lui donner des salles décentes et d'une forme régulière,